

# Pour qu'on ne se débarrasse pas des hommes : entre art et sciences, l'ingénieur face à l'ambivalence du sujet

Sylvain Reynal

ETIS (UMR8051) & Institut Actes Panthéon-Sorbonne, ENSEA

**Résumé.** Notre relation aux *machines automatiques* se soutient d'une tension originelle entre, d'une part, des promesses de liberté héritées du projet libéral initial et, d'autre part, une *protocolisation* généralisée des formes d'existence, une normalisation technique visant à contrôler les actions des hommes par la standardisation. Outre que ce rapport particulier à l'automate exige une adaptation permanente de la part du sujet et peut être source d'une immense souffrance, c'est également l'autonomie du sujet dans son rapport à l'objet intelligent qui est ici en jeu ; et en filigrane, une organisation de la Cité susceptible d'empêcher l'avènement d'un *totalitarisme des automates* face à la fragile singularité de chaque existence. Il s'avère ainsi que l'individu renonce à sa liberté, sa singularité et sa responsabilité au profit d'automatismes qui décident à sa place. Ce sont eux qui désormais semblent pouvoir endosser la cause symbolique factorisant l'ensemble des angoisses du sujet, et c'est ici que se joue probablement l'ambivalence du sujet dans son rapport aux objets intelligents. Si la responsabilité de l'ingénieur n'est ici pas anodine, l'artiste aussi, en particulier dans l'interaction art et sciences, peut s'emparer de cette tension originelle pour faire place à l'ambivalence du sujet, redonnant sa place à l'excitation du vivant et à l'étrangeté.

**Mots-clés.** Automates, Libéralisme, Normes, Négativité.

## 1. L'humain au centre

« Remettre l'humain au centre dans un monde post-Covid »<sup>1</sup>, « l'humain restera au centre de la technologie »<sup>2</sup>, « ramener l'humain au centre du processus de production »<sup>3</sup> : ces récentes manchettes de magazines consacrés à la technologie paraissent témoigner d'un sentiment d'expulsion de l'homme du système technicien, sentiment semble-t-il largement partagé si l'on en juge par la fréquence à laquelle se rencontre cette expression dans les media. Si tant est qu'on prenne ces expressions au pied de la lettre, que ces manchettes nous implorent-elles, au juste, de replacer *au centre* et ce faisant, que ces titres — conçus avant tout pour accrocher le lecteur — nous racontent-ils de ce que *nous* ressentons face aux machines ? Doit-on comprendre ici que les machines automatiques, qui constituent l'essentiel du système technicien actuel, fonctionnent en parfaite autonomie sans intervention humaine, et qu'on aimerait au contraire — faisant en quelque sorte écho aux trois vexations freudiennes (Freud, 1933, 67) — qu'elles eussent besoin d'une intervention humaine afin *que l'homme compte encore un peu quand même* ? Ou au contraire, nous glissant peut-être un peu plus entre les lignes, doit-on y entendre une véritable souffrance face à l'implacable de l'automate et de la procédure qui s'impose

---

<sup>1</sup> <https://www.journaldunet.com/management/vie-personnelle/1492397-la-necessite-de-remettre-l-humain-au-centre-dans-un-monde-post-covid/>

<sup>2</sup> <https://www.nouvelobs.com/2049/20191031.OBS20572/l-humain-restera-au-centre-de-la-technologie-qui-accompagnera-le-travail-de-demain.html>

<sup>3</sup> <https://energence.eu/lindustrie-5-0-ou-lhumain-dabord/>

à ceux qui interagissent avec lui, une souffrance qu'amplifierait la solitude, le signe qu'on n'écoute plus les humains ou qu'on se préoccupe moins d'écouter les humains que de programmer les machines ? Quelle que soit la perspective choisie, ce qui se dessine dans ces quelques questionnements et qui constitue ce sur quoi nous souhaitons élaborer ici, a d'abord à voir avec le processus de subjectivation auquel est soumis le « sujet devant la machine » ; un sujet tout d'abord sensible, tiraillé entre des désirs contradictoires, tantôt ancré, tantôt déraciné, plus rarement rationnel qu'enchaînant les actes manqués, quand bien même il prétendrait l'exact contraire ; un sujet en tension, fondé par **l'ambivalence**, en somme.

## 2. De la dialectique entre SHS et ingénierie

Ce faisant, ces questionnements nous invitent, en modifiant cette fois radicalement l'angle de la caméra, à interroger le regard que l'ingénieur lui-même, lorsqu'il conçoit des dispositifs automatisés, porte sur **l'ambivalence** de ce même sujet, que ces dispositifs soient au demeurant incarnés ou pas. Dit autrement, comment l'ingénieur intègre-t-il dans sa conception, plus ou moins consciemment, tout ce qui n'est pas verbalisé par le sujet, tout ce qui est verbalisé mais ne constitue qu'un discours de surface du « qui ne sait pas toujours très bien ce qu'il désire » ? Comment intègre-t-il les actes manqués (Freud, 2001), les revirements, les dénégations ? Sur le terrain de la subjectivité en tant qu'objet d'étude proprement dit, les sciences humaines et sociales (SHS) possèdent sans nul doute, par *construction*, un peu d'avance et nous faisons ici l'hypothèse que seule une approche pluridisciplinaire de notre relation aux objets connectés, aux objets intelligents, aux robots et aux algorithmes qui les animent peut réconcilier les deux perspectives que nous évoquions, en interrogeant d'abord la **place du sensible** dans la **dialectique** entre SHS et (techno)sciences. A cet égard, les interactions *art et sciences*, c'est-à-dire en particulier la production d'œuvres d'art dont le *medium* est constitué du substrat technologique contemporain, constituent un terrain d'expérimentation privilégié (sur lequel nous reviendrons), en tant qu'elles décalent les dispositifs technologiques dans l'espace du sensible, ou plus précisément ce que dans un précédent travail je qualifiais *d'espace du trouble* (Reynal 2021).

Cette dialectique entre SHS et ingénierie s'inscrit dans une histoire complexe, convoquant notamment, pour ce qui nous concerne ici, l'héritage du **projet libéral** initié au dix-huitième siècle et la **révolution symbolique** opérée par la psychanalyse. Elle subsume en quelque sorte un faisceau de questionnements contemporains extrêmement disparates et que rien ne semble lier *en apparence*, tour à tour sociologiques, économiques ou relevant de la philosophie morale, et qui ont pour objet, précisément, le sujet post-moderne. Elle est une toile complexe de causalités accueillant dans un même temps la partition trouble que jouent ambivalence et transparence (et son corolaire, la calculabilité du monde) dans les sociétés contemporaines, la figure de l'étrangeté et les multiples incarnations de l'altérité, la tension continue entre uniformisation et morcellement dont se soutiennent le projet libéral et son régime de normes, l'économie pulsionnelle dont ce projet se nourrit, enfin. En particulier, la place âprement disputée de l'ambivalence du sujet dans la

société prise dans son ensemble (et qui fait écho au cas particulier de l'ingénieur concepteur de dispositif automatisés), est d'abord la place accordée au conflit intérieur, à la polysémie des symboles et à l'incertitude quant aux intentions de l'Autre, à l'impossibilité de discerner une causalité à l'œuvre chez l'Autre et à l'angoisse qui accompagne inévitablement cette impossibilité ; lors que dans le même temps, la transparence et son corolaire, *tout-voir, tout-comprendre*, offrent un confort psychique incomparable aux existences. De fait, questionner la subjectivité de celui qui interagit avec le dispositif technique requiert d'examiner le faisceau complexe d'aliénations et de phobies dans lequel ce sujet est englué.

### **3. Automates et projet libéral**

Notre relation aux *machines automatiques* se soutient en effet d'une tension originelle entre d'une part, des promesses de liberté et d'émancipation héritées des Lumières et du projet libéral initial et, d'autre part, une *protocolisation* généralisée des formes d'existence, une normalisation technique visant à contrôler les actions des hommes par la standardisation, le geste machinal, le mode d'emploi formalisé à l'extrême et dont l'histoire plonge ses racines dans un dix-neuvième siècle hygiéniste avant l'heure. La *facilitation* de la vie sur terre dont se réclament bon nombre d'avancées techniques est en quelque sorte la réponse de la science aux nouvelles sources de légitimité du pouvoir qui naissent après les grandes révolutions de la fin du dix-huitième siècle : celle, d'abord, d'assurer le bonheur des citoyens, pour des pouvoirs ne pouvant plus se réclamer d'une légitimité de source sacrée. Mais les progrès scientifiques et techniques considérables qui traversent le dix-neuvième siècle accompagnent la naissance vers la fin du siècle d'un véritable quadrillage normatif. Celui-ci penche d'abord vers le versant hygiéniste, faisant intrusion dans le corps physique avec la médicalisation (Gori, 2015) des existences puis la biopolitique ; puis, tout au long du vingtième siècle cette normalisation technique s'étend en trouvant parfois des soutiens inattendus dans un capitalisme industriel qui voit dans ces normes un moyen extrêmement efficaces de faire régner l'ordre et la morale sur les chaînes de montage. D'une certaine manière, si l'histoire du progrès technique est indissociable d'une histoire des normes qu'elle a par ailleurs amplement suscitée, cette dernière est elle-même enchâssée dans une histoire du libéralisme (économique cette fois) qui fait de la normalisation un préalable à la standardisation et aux gains de productivité (et partant, aux profits) auxquels la standardisation permet, précisément, d'accéder. *L'idéologie de l'évaluation* (Gori, Del Volgo, 2009) qui constitue l'aboutissement contemporain de ce processus de quadrillage normatif où toute activité humaine doit pouvoir s'insérer dans des catégories quantifiables (y compris jusque dans le soin et l'éducation, activités éminemment difficiles sinon impossible à quantifier) coïncide à point nommé avec l'émergence d'une prophylaxie généralisée, lointain écho de l'hygiénisme né à la fin du dix-neuvième siècle. Alors, comme le soulignait déjà Jean Baudrillard dans *La Transparence du Mal*, « il n'est pas absurde de supposer que l'extermination de l'homme commence par l'extermination de ses germes. Car tel qu'il est, avec ses humeurs, ses passions, ses rires, son sexe, ses sécrétions, l'homme n'est lui-même

qu'un sale petit germe, un virus irrationnel qui trouble l'univers de la transparence. » (Baudrillard, 1990, 68). Ce qui semble donc s'être insidieusement installé tout au long des deux siècles précédents est une entreprise systématique de domination exercée par la raison instrumentale sur les « passions », comme une malédiction des temps modernes que Freud lui-même semblait au demeurant avoir identifié dans sa tentative de prendre en compte dans son corpus théorique, et sans jamais renoncer à l'idéal des Lumières, la part maudite de l'humanité.

#### 4. L'errance du sujet post-moderne

Si nous détenons ici un premier élément de compréhension de l'ambivalence du sujet en tant qu'il oscillerait, de façon caricaturale, entre raison et « passions », le propre du projet libéral — dans sa composante politique comme dans son versant économique — est précisément d'avoir offert, dès le début de la modernité, des conditions d'émergence d'une économie pulsionnelle — c'est-à-dire entre autres choses d'une économie de la désinhibition — qui ont semble-t-il exacerbé les conflits intérieurs du sujet. Mon propos n'est pas d'exhumer ici une histoire détaillée du libéralisme<sup>4</sup>, mais simplement de montrer comment l'émergence d'une telle économie pulsionnelle a entraîné dans son sillage la naissance du mythe d'un individu auto-fondé, rétif à la soustraction de jouissance nécessaire à la vie dans la Cité, c'est-à-dire *in fine* d'un *consommateur* éprouvant de grandes difficultés à résister à l'attrait séduisant d'une innovation technologique qui lui permettrait de ne pas être frustré ou triste.

Historiquement, le libéralisme tel qu'il est théorisé au dix-huitième siècle, en particulier par les *lumières* anglaises, pose en effet la prééminence du *self-love* sur l'amour *Dei* (Dufour 2009, 52) comme moteur de la prospérité des nations. Le projet libéral fait sienne l'hypothèse d'un sujet intégralement pétri de raison, doté d'un « moi » très fort, agissant exclusivement dans son propre intérêt égoïste et non plus sous le coup d'une générosité justifiée par une sujétion aux règles divines. Pour ses concepteurs et défenseurs, il s'agit d'un projet politique *disruptif*, qui fait de l'individu libéral un homme résolument nouveau et émancipé ; les deux siècles qui suivront consacreront effectivement l'avènement d'un individu libéral « post-moderne » se *fantasmant* auto-fondé (Lebrun, 2015, 188), c'est-à-dire ne devant rien à ses ancêtres ou prédécesseurs, sans dette, sans manque, sans creux ou vide fondateur, en quelque sorte un individu parvenant au monde en étant déjà *complet*. Ce fantasme de *complétude* qui traverse en filigrane l'intégralité de la doxa (néo)libérale contemporaine, et dont un des marqueurs les plus saillants est la disparition de la *place d'exception* qui procède du *creux*, est un élément déterminant dans la compréhension du rapport du sujet post-moderne aux instruments et dispositifs techniques, car de ce fantasme procède une des ambivalences fondatrices du programme de *facilitation de la vie* porté par le progrès technique : celle d'une tension irrésoluble entre, d'une part, une incapacité à accepter la soustraction de jouissance, la frustration, le

---

<sup>4</sup> On pourra par exemple consulter avec profit la référence (Dufour 2009) qui couvre la période s'étendant du dix-huitième siècle à nos jours.

manque que provoquerait le renoncement à un dispositif technique portant en lui des promesses de vie douce et confortable, de vie plus *facile* en somme ; et d'autre part, le dévoilement que l'aliénation à ce dispositif pour les raisons que nous venons d'énoncer, oblitère tout programme d'autonomisation du sujet que promet, précisément, ce même progrès technique. Dit autrement, un individu autonome est un individu conscient de ses conflits intérieurs, au premier rang desquels celui dont se soutient le périlleux cheminement vers la liberté en tant que celle-ci incarne un délicat équilibre entre un renoncement à et une jouissance *de* l'objet. Or en vantant par exemple les capacités d'un dispositif automatisé de se fondre dans le désir du consommateur, ce fantasme de complétude installe le sujet post-moderne dans une tout autre position : celle d'un sujet au désir errant, à la pulsion livrée à elle-même, sujet possiblement dépressif, englué dans l'ennui. C'est d'ailleurs bien là une des forces de la révolution symbolique portée par la psychanalyse à l'aube du vingtième siècle, que d'avoir su identifier le rôle fondamental de la *polysémie* dans le discours du sujet. Je me contente donc ici, en quelque sorte, de montrer comment cette polysémie a également envahi le champ de la relation du sujet aux dispositifs techniques, dont les dispositifs automatisés.

Le mythe d'un individu libéral auto-fondé aura donc progressivement installé l'idée qu'aucune part de vide ou de négativité n'est plus tolérable, que la frustration appartient « au monde d'avant » en quelque sorte. Depuis deux siècles et demi, c'est ce même mythe qui aura également nourri en profondeur l'avènement d'une civilisation américaine dont la figure emblématique de la réussite est unanimement désormais celle du *jeune* entrepreneur. Il existe évidemment un ballet d'impensés dans ce mythe-là, mais pour ce qui nous concerne ici, la prééminence de la *performance* que le projet libéral a fini d'installer est d'abord la route la plus sûre pour instituer un second mythe, celui d'une *calculabilité* intégrale du monde. Rien ne doit plus alors échapper au calcul, à l'évaluation quantifiée, à la connaissance numérique et à l'optimisation calculatoire — dont le Machine Learning constitue d'ailleurs l'une des incarnations contemporaines —, aux palmarès annuels ou au classement de Shanghai.

## **5. Vers un totalitarisme des automates ?**

Tout mécanisme d'émancipation du sujet renvoie irrémédiablement celui-ci à son noyau *hypocondriaque*, ce substrat inconnu et mystérieux qui le constitue, provoquant le surgissement immédiat de l'angoisse originelle qu'entretient son incapacité à *saisir* ce corps qu'il habite. De cette relation d'*inquiétante étrangeté* que nous entretenons avec notre corps (Adam, 2011), et que connaissent d'ailleurs bien les cybernéticiens, procède ce besoin de causalité immanent à l'homme qui renvoie à l'hypocondrie originelle. Ce que l'on ne comprend pas est terrifiant et à ce titre, la liberté, en tant qu'elle laisse le sujet dépourvu face à l'angoisse de la limite (ou plutôt de l'absence de limite et ce que celle-ci porte en elle de pulsion de mort), est la première des terreurs. Alors, face à cette terreur d'être libre, le quadrillage normatif à l'œuvre dans nos sociétés contemporaines constitue un cadre éminemment rassurant pour le sujet, offrant un terreau prodigieusement favorable à la mise en place de *sociétés de la peur*, où l'obsession (techno)sécuritaire le

dispute à une phobie généralisée. Dit autrement, cette obsession sécuritaire permet à moindre frais d'oblitérer l'angoisse du sujet en lui fournissant, via l'objet de sa phobie, une causalité. Et de fait, le besoin de sécurité « préexiste à toute subjectivité. Il provient, en somme, de son intimité avec la *peur*, la *frayeur* d'être au monde, d'être au monde avant même que le monde soit revêtu de quelque signification que ce soit, avant même que le monde soit là pour quelqu'un » (Gori 2015, 309). A ce besoin répond invariablement aujourd'hui la nécessité d'être en mesure de tout prédire, ainsi des logiciels de police prédictive capable d'identifier des *hot points* de la délinquance, ou bien à la place accordée récemment aux modélisations épidémiologiques. L'apprentissage machine offre ici une capacité unique à construire des modèles prédictifs à partir de toutes sortes de données, et à son adresse, Jean Baudrillard indiquait encore, comme une tentative ultime d'exorciser le mythe de la calculabilité du monde : « Le succès fantastique de l'intelligence artificielle ne vient-il pas du fait qu'elle nous délivre de l'intelligence réelle, du fait qu'en hypertrophiant le processus opérationnel de la pensée elle nous délivre de l'ambiguïté de la pensée, et de l'énigme insoluble de son rapport avec le monde ? » (Baudrillard 1990, 65). Ce *totalitarisme des automates* qui semble pouvoir s'installer durablement dans nos sociétés, fait ainsi étrangement écho aux autres totalitarismes qui ont traversé le vingtième siècle, par leur volonté commune d'installer une raison instrumentale au centre du gouvernement des hommes. User de *l'intelligibilité absolue du monde* comme doxa de gouvernement offre de fait l'immense avantage de rassurer tous ceux que rebute ou terrifie l'arbitraire du jugement rendu par un humain, et qui voient ainsi à travers la (supposée) neutralité de la technique le seul moyen d'atteindre à l'objectivité dans le gouvernement des hommes. Or ce qui se cache ici, c'est précisément, en filigrane, l'angoisse à laquelle renvoie le noyau hypocondriaque, noyau où *tout se passe* mais rien ne semble se *passer comme prévu*.

Il s'avère ainsi que l'individu renonce à sa liberté, sa singularité et sa responsabilité au profit d'automatismes qui décident à sa place : il s'en remet à eux et s'y soumet, dépossédé de sa créativité subjective et sociale. Il y a quelques siècles il y aurait renoncé principalement au profit d'un Dieu garantissant les vérités ultimes et factorisant, au passage, l'ensemble de ses angoisses en une seule cause, symbolique. Cette *cause symbolique*, ce sont désormais les algorithmes qui semblent pouvoir l'endosser, et c'est bien ici que se joue probablement l'ambivalence de l'individu dans son rapport aux objets intelligents : en affirmant en dernier recours, à bout d'argument, que « c'est la machine qui le dit », « c'est la machine qui l'a décidé », voire même que « c'est la faute de la machine et pas la mienne », il ne peut feindre de sentir qu'il se soumet aux décisions d'un algorithme avec bien plus d'abnégation qu'il ne se soumettrait aux décisions d'un de ses semblables.

## **6. Une mythologie de la transparence**

Cette exigence d'objectivité que nous observons quotidiennement dans nos sociétés occidentales, et à laquelle seule l'équation, au fond, semble pouvoir répondre, s'accompagne d'une exigence tout aussi élevée de *transparence* : transparence de la vie

publique, mais aussi transparence du propos artistique face à une polysémie des symboles éventuellement suspecte. Si je laisse le doute planer, si je me garde d'être trop explicite, n'est-ce pas alors que j'ai quelque chose à cacher ? S'il existe une quête de vérité dans cette exigence de transparence, il s'y trouve aussi une haine du singulier, un refus de cette place d'exception que nous évoquions plus haut, tant « celui qui laisse croire est toujours supérieur à celui qui croit, et qui fait croire » (Baudrillard 1990, 175). En écho, l'apprentissage machine paraît offrir *par construction* toutes les garanties d'une reproductibilité de la norme, annihilant au passage toute velléité d'hétérogénéité et évacuant dans un même élan l'ambiguïté de la séduction tant la frontière qui sépare celle-ci de la manipulation est bien ténue.

Rien n'est sans doute moins fragile que l'argument d'objectivité de la machine : si l'automate semble détenir une *vérité* parce qu'il se fonde sur des estimateurs quantitatifs, il incarne avec la même force la subjectivité de l'ingénieur ou de l'informaticien, incarnation que le marché transforme à bon compte en une boîte noire parée de toutes les vertus et qui propage ainsi à grand échelle le mythe d'une neutralité de la technique ; à plus forte raison lorsque la trace de l'ingénieur-concepteur s'égaré au fil des très nombreux maillons de la chaîne qui le relie au consommateur final. La technique pourrait sembler sobre et dans le parfait contrôle d'elle-même, mais décidément, elle n'est pas neutre. Cette prétendue neutralité et le fantasme d'un gouvernement des hommes qui passe exclusivement par la technique constitue d'ailleurs un des ingrédients fondateurs du projet transhumaniste et l'omniprésent *apprentissage machine* illustre bien combien la subjectivité se glisse plus que jamais dans tous les interstices où une décision doit être prise, un choix être opéré par l'ingénieur lui-même, qu'il s'agisse de sélectionner un *data-set*, de concevoir une interface homme-machine, ou de choisir un modèle. Empêcher des délinquants de récidiver grâce à l'entremise d'un bracelet électronique, reconnaître automatiquement des visages de terroristes et prévenir un attentat, prendre des décisions rapides à la place des pilotes dans le cockpit d'un avion en perdition, ou ... gouverner la Cité comme le proposait, lors des élections présidentielles de 2016, l'artiste américain Aaron Siegel en soumettant la candidature de Watson, l'Intelligence Artificielle d'IBM : ces différents problèmes sont considérés comme étant le plus *efficacement* et *objectivement* résolus par un algorithme d'IA, ainsi qu'en témoigne par exemple l'argumentaire en faveur de *Watson 2016* qui affirme sans sourciller : « It is our belief that Watson's unique capabilities to assess information and make informed and transparent decisions define it as an ideal candidate for the job responsibilities required by the president. » Or il s'avère que cette subjectivité constitue un mécanisme unique d'influence, sinon de pouvoir, mécanisme jamais véritablement explicité dans la sphère publique.

## **7. Entre art et sciences : négociation et négativité**

Parce qu'il se confronte d'abord à l'implacable de la procédure, le rapport à l'automate peut être source d'une immense souffrance, exigeant de la part du sujet une adaptation permanente au *protocole* de l'automate, exigence qui renvoie d'ailleurs à la doxa néo-

libérale (Stiegler 2019). Car négocier avec le protocole de l'automate est inenvisageable. Or ce n'est pas *communiquer*, mais bel et bien *négocier* qui constitue l'essence de la relation : négocier, c'est consentir à prendre en compte la subjectivité de l'autre, c'est saisir ce qui est indicible, et surtout, incalculable ; ce qui ne peut être mis en nombres, en évaluations quantitatives. Négocier, c'est établir, probablement, un compromis, donc aller *contre son plaisir*, accepter une soustraction de jouissance pour la jouissance de l'autre. A contrario, ce qui est mis en avant par le marché n'est pas négocier, mais **communiquer** (et les outils qui l'accompagnent participent de cette mise en avant). Mais *communiquer* n'engage pas le sujet, c'est une opération qui ne lui demande pas de renoncer à quelque chose au bénéfice d'un Autre. L'engagement du sujet dans la relation à la machine, c'est-à-dire la quantité irréductible de soustraction de jouissance à laquelle il doit consentir pour interagir avec la machine, est à la mesure du décalage entre *prescription* et *réalité* (Dejours, 1998, 73-74) : « Aucune entreprise, aucune institution, aucun service ne peut éviter la difficulté majeure de décalage entre organisation du travail *prescrite* et organisation du travail réelle, quel que le soit le degré de raffinement des prescriptions et des procédures de travail. Il est impossible, en situation réelle, de tout prévoir à l'avance. Le supposé travail *d'exécution* n'est ni plus ni moins qu'une chimère. » Ce qui se joue ici tient donc à l'asymétrie de l'adaptation entre sujet et automate, tant « un atelier, une usine, un service, ne fonctionnent que si, à la prescription, les travailleurs ajoutent des bricolages, des « bidouillages », des « ficelles », des « trucs » ; que s'ils anticipent, sans qu'on le leur ait explicitement demandé, des incidents de toutes sortes. [...] Encore convient-il de préciser que l'exercice de cette intelligence dans le travail n'est souvent possible qu'à la marge des procédures, c'est-à-dire en commettant [...] des infractions au règlement. »

Il est à cet égard remarquable de constater que le type de lien social vers lequel nous nous dirigeons par l'entremise des objets numériques, est précisément un lien intégralement médié par le dispositif numérique ou l'algorithme (qu'on songe aux désirs de surveillance généralisée dans un monde en pandémie), donc par un protocole *implacable*. Or l'ambivalence du sujet se dessine ici au grand jour, toute velléité de s'opposer à la généralisation de tels dispositifs au nom par exemple de l'intrusion dans la vie privée se heurtant à des critiques portant sur la nécessité, comme je l'ai mentionné plus haut, d'en finir *dans le même temps* avec l'arbitraire dans les décisions prises par les humains, attendu que le dispositif numérique garantit une objectivité comme seul le calcul peut en offrir. Cette neutralité est confortée par le caractère prédictible, reproductible, de la décision prise eût égard à la possibilité d'investiguer le code source de l'algorithme : pour autant, dans le débat ayant entouré par exemple les biais suspectés de l'algorithme utilisé pour l'affectation des lycéens dans le cadre de *Parcoursup*, il est remarquable que le débat n'ait qu'à de rares occasions porté sur le *bienfondé* d'utiliser un algorithme, donc un protocole machinique, dans une mission relevant *in fine* de l'organisation de la Cité, l'essentiel du temps de débat ayant été consacré à critiquer tel ou tel aspect de l'algorithme utilisé. On voit donc bien ici combien l'argumentaire promouvant tout à la fois la *facilitation de la vie* et une prétendue *objectivité de la raison instrumentale* demeure extrêmement puissant, pavant le chemin à la tentation de systématiser l'usage de la



technique comme solutions aux métiers dits « impossibles » que sont le soin, l'éducation et le gouvernement des hommes.

Bien loin d'agir dans son propre intérêt égoïste, le sujet libéral agit donc souvent contre son intérêt en alignant les *actes manqués*. Il "bugue" lui aussi, en quelque sorte, à l'instar des *glitches* peuplant le film Matrix. Quel serait donc l'acte manqué de l'algorithme ? « Donner l'illusion de la frivolité au travers de la succession incohérente de chiffres ? Séduire dans l'illusion du bug ? » (Reynal 2021, 108). Si le rapport du sujet à l'œuvre d'art n'est ni l'explication, encore moins la compréhension, ni non plus l'élucidation, mais bel est bien la *Zaubertrauer*, c'est-à-dire le *deuil enchanté* (Castoriadis, 2007, 133), alors l'artiste est bien celui qui dispose encore de la faculté d'incarner la *négativité*, le *vide*, le *creux* dans la forme que l'art donne au Chaos. De la tension entre promesse d'émancipation et protocolisation des formes d'existences sur laquelle nous avons élaboré au cours de cette étude, l'artiste, en particulier dans l'interaction art et sciences, peut s'emparer. Il est par définition celui qui peut faire place à l'ambivalence du sujet, à la fragile singularité de son existence, à sa fascination pour l'automate, à l'indispensable production de négativité qui procède de l'introduction d'algorithmes décisionnels dans la Cité. Il est aussi celui qui peut redonner sa place à l'excitation du vivant, à l'*Eros* et à l'étrangeté, à la primauté du verbe sur l'équation, dans un monde où les individus sont plus mal « équipés » que jamais face aux expériences douloureuses ou excitantes de la vie en société.

## Bibliographie

- Adam J. (2011). « De l'inquiétante étrangeté chez Freud et chez Lacan », *Champ Lacanien*, 10, 204.
- Baudrillard, J. (1990). *La transparence du mal : Essai sur les phénomènes extrêmes*. Paris : Galilée.
- Castoriadis, C. (2007). *Fenêtre sur le chaos*. Paris : Seuil.
- Dejours, C. (1998). *Souffrance en France : la banalisation de l'injustice sociale*, Paris : Seuil.
- Dufour, D.-R. (2009). *La Cité perverse*. Paris : Denoël.
- Freud, S. (1971). *Essais de psychanalyse appliquée (1933)*. Paris : Idées/Gallimard.
- Freud, S. (2001). *Psychopathologie de la vie quotidienne (1901)*. Paris : Payot.
- Gori, R. (2015). *L'individu ingouvernable*. Paris : Les Liens Qui Libèrent.
- Gori, O., & Del Volgo, M.-J. (2009). « L'idéologie de l'évaluation : un nouveau dispositif de servitude volontaire ? ». *Nouvelle revue de psychosociologie*, 8(2), 11-26.
- Lebrun, J.-P. (2015), *La perversion ordinaire : vivre ensemble sans autrui*. Paris : Flammarion.
- Reynal, S. (2021). « Entre processus stochastiques et métriques d'évaluation : l'IA-créatrice à l'épreuve de l'étrangeté », *Philosophy Kitchen. Rivista di filosofia contemporanea*, #14, 101-115.
- Stiegler, B. (2019). « *Il faut s'adapter* » *Sur un nouvel impératif politique*. Paris : NRF essais/Gallimard.